

# 2015/2016

## Globe Reporters

### ÉDITORIAL

Le Liban, vous connaissez ? - N°1 juin 2016

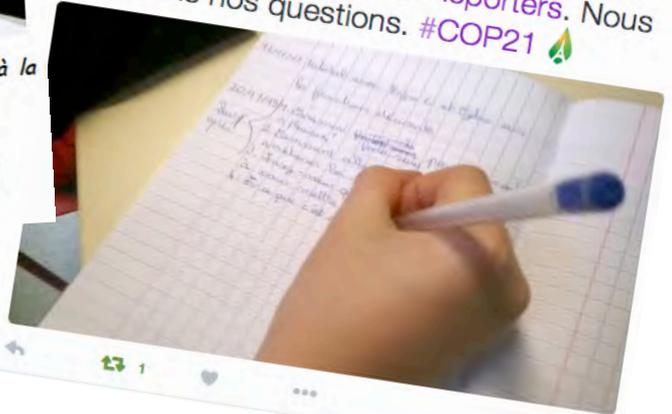


Les CM2 encadrés par les collégiens en salle informatique se familiarisent à la navigation sur le site Globe Reporters

### Le Liban, un célèbre inconnu

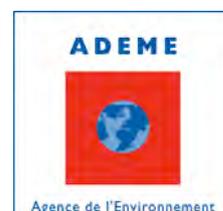


@cmburie @cmburie - 20 nov.  
#DailyTweet RDV sur Skype à 10h30 avec les journalistes de @GlobeReporters. Nous préparons nos questions. #COP21 🌱



## ANNEXES

Avec le soutien de



Paroles de globe-reporters  
Le bilan de deux enseignants qui ont participé à la campagne Liban  
Article de l'Est Républicain  
Un exemple de réalisation : La renaissance du cèdre

**Lien Internet**

[Les réalisations des globes reporters sur la COP 21](#)  
[Les réalisations des globes reporters sur le Liban](#)  
[Prades : en direct avec l'envoyé spécial du lycée Renouvier à Beyrouth](#)  
[Fiche pédagogique sur le site de FrancParler](#)  
[Fiche d'activités](#)

### **Pour conclure....**

Ce projet m'a beaucoup enrichie. Il m'a permis d'apprendre des choses importantes pour la vie. Ce projet m'a permis de me dévoiler avec le poème que j'ai écrit, mais aussi d'avoir un autre regard sur les personnes différentes, sans peur et, parfois, avec de la compassion.

L'art permet de se découvrir, de mieux se connaître. Un poème, un tableau ou même une danse permettent de se dévoiler de se libérer, de voir la vie autrement, d'avoir un regard joyeux. **(Émilie P.)**

Ce projet m'a permis d'avoir un peu plus confiance en moi. Mon regard sur les pays étrangers et sur le monde est différent. Peu importe d'où l'on vient et peu importe la couleur de peau, l'important est d'être soi-même.

L'art est une façon de s'exprimer pour faire ressentir aux autres ce que l'on ressent, pour les toucher, les émouvoir. L'art peut être aussi un moyen de combler un vide que l'on peut ressentir. Pourtant, personne n'est seul. **(Emilie J.)**

J'ai découvert une nouvelle culture, j'ai rencontré un jeune qui vit dans un camp de réfugiés mais qui a réussi à s'en sortir grâce à l'art. On peut donc réussir même en vivant dans un camp. **(Kanoushika)**

Tout d'abord, je remercie mon professeur de français pour le temps que ce projet lui a pris et pour tout ce qu'elle nous a fait découvrir. C'est un projet qui m'a touchée car nous nous sommes ouverts à une autre culture, nous nous sommes intéressés à un autre pays de différentes manières (la poésie, l'art, les photos, le journalisme). Je pense que cela nous a fait grandir en nous évitant de rester centrés sur nous-mêmes. Notre regard a changé sur les personnes que nous rencontrons. C'est une bonne expérience à notre âge.

Grâce à l'art, on peut s'exprimer sans préjugés. C'est ce qui relie les hommes, car l'art a toujours existé et partout dans le monde. **(Inès L.)**

Le projet m'a permis d'avoir un peu plus confiance en moi. Je suis plus à l'aise en classe avec mes camarades. **(Farah)**

J'ai découvert un pays que la guerre a fait souffrir et fait encore souffrir. **(Youma)**

Grâce à ce projet, j'ai pu rencontrer des femmes qui luttent pour vivre et pour aider leurs familles. Ce sont des femmes courageuses qui veulent s'en sortir. **(Yousra)**

Ce projet m'a permis de connaître un autre pays, de découvrir sa culture mais aussi la souffrance des enfants qui ont connu la guerre, ce sont des jeunes qui vivent dans l'ombre de la guerre. Je ne m'intéressais pas à l'art, mais grâce à ce projet, j'ai compris que l'art, c'est la vie. **(Sirine)**

J'ai apprécié ce projet. J'ai découvert l'art et la culture d'un autre pays et d'une manière différente. J'ai ressenti de la compassion envers les brodeuses qui souffrent mais se montrent courageuses. **(Imane)**

En participant à ce projet, j'ai eu la chance de pouvoir communiquer avec un homme courageux, un médecin qui vit au Liban, dans un camp de réfugiés. Le Liban pour moi n'était qu'un pays comme un autre. Je vois désormais le Liban autrement. J'ai découvert un pays qui a beaucoup souffert, et où vivent et s'expriment des cultures différentes. La guerre a fait des ravages, mais l'art permet à ceux qui souffrent de s'exprimer. **(Inès B.)**

Ce projet m'a fait connaître des personnes différentes. J'ai aussi découvert un musée surprenant, différent de ceux que je connais en France. **(Mohamed M.)**

Le projet m'a permis de voir le monde différemment et de constater que la vie est parfois terrible à cause des guerres, ou de la pauvreté. Dans les pays qui ont connu la guerre, l'art est très important car il permet de se libérer et d'exprimer ce que les gens ressentent.

Le projet m'a également permis de travailler en groupes, de faire des recherches plus approfondies et de prendre des responsabilités. **(Tom)**

Ce projet invite à la compassion envers l'autre. On comprend qu'il ne faut pas craindre la différence. **(Ciradou)**

J'ai découvert des problèmes que connaissent les Libanais. J'en sais davantage sur ce pays. **(Lucas)**

J'ai aimé ce projet car j'ai découvert la souffrance de ceux qui ont vécu la guerre, ceux à qui on ne donne pas souvent la parole. Ne pas être au Liban ne nous a pas gênés, nous avons pu poser des questions et rédiger l'article. Pour conclure, je dirais que les différences physiques ne doivent pas susciter de la crainte. **(Eugénie)**

Au début, le Liban pour moi n'était qu'un pays comme un autre. Désormais, je le vois différemment avec son histoire, ses souffrances, son art et sa culture. Ce sont des différences que certains voient comme des frontières mais que, maintenant, je ressens comme une chance. Avec ce projet, on comprend que la différence n'est pas importante, qu'elle n'est plus source de peur et de réticence.

Ce projet parle de la compassion et de l'acceptation de l'autre. J'ai aussi appris que l'art n'est pas un simple objet, mais l'expression de sentiments, de souffrances, de souvenirs. C'est un moyen d'évasion et de thérapie. **(Élisa)**

**BILAN DU PROJET DE JOURNALISME PARTICIPATIF (LIBAN  
LYCÉE DE PRADES 2015-2016  
MME MANYA**

**Présentation du projet (rappel)**

Jean-Luc Bovin, « Prades : en direct avec l'envoyé spécial du lycée Renouvier à Beyrouth », *l'Indépendant*, 16 décembre 2016 (site journal)

« 23 élèves d'une classe de seconde préparent actuellement une série de reportages qu'ils vont confier au journaliste indépendant Alain Devalpo en partance pour le Liban. Scoop ! Ils étaient ce jour-là un peu intimidés. Car c'était la première fois qu'ils voyaient en presque «vrai» leur envoyé spécial au Liban. Celui, qui pendant six semaines, sera tout à la fois leurs yeux, leurs bouches, leur nez et leurs oreilles. Celui, qui dès le mois de janvier prochain, sera chargé de réaliser leurs idées de reportages. De transmettre aux interlocuteurs qu'il rencontrera, là-bas, les questions qu'eux, ici, se posent.

Journalisme participatif

«Eux» ? Ce sont 23 élèves d'une classe d'Histoire-géographie de seconde du lycée Charles Renouvier de Prades.

«Lui» ? C'est Alain Devalpo, journaliste indépendant basé à Istanbul, collaborateur régulier du site d'information en ligne Médiapart, mais qui a également travaillé pour Radio France internationale, France culture, la radio Suisse romande, Libération ou le Monde diplomatique.

«Eux» et «lui» se rencontraient, ce jour-là, via vidéo-transmission par l'intermédiaire de Globe reporters. Une association constituée de journalistes, d'enseignants et de webmasters, dont la vocation est de permettre la mise en œuvre de projets de journalisme participatif en tant qu'outils pédagogiques. Avec, pour ambition, de concourir à l'éducation aux médias, à l'école numérique et à la citoyenneté.

Six semaines sur le terrain

Après le Mali, le Laos, le Sénégal, Haïti, la Tunisie et la Roumanie, la campagne Globe reporters met cette année le cap sur le Liban.

Situé dans une région du monde secouée par les conflits, ce petit pays méditerranéen multiculturel offre, de fait, de nombreux centres d'intérêt pour des élèves de seconde.

Ce qui a d'emblée incité Judith Manya, professeur d'Histoire-géo au lycée Renouvier, à faire acte de candidature pour sa classe. Laquelle a donc finalement été retenue - comme celles de 16 autres établissements scolaires de France métropolitaine et d'Outre-mer - pour permettre à leurs lycéens respectifs d'endosser le rôle de «rédac chef».

«À partir d'aujourd'hui, c'est vous les patrons», a lâché, à l'attention des jeunes Catalans, Alain Devalpo lors de leur première rencontre virtuelle destinée à mieux faire connaissance. «Vous allez d'abord vous documenter sur le Liban. Puis, m'envoyer ensuite vos idées de reportage afin que je puisse commencer à prendre des rendez-vous. En janvier, je serai à Beyrouth. Bien sûr, nous continuerons à échanger régulièrement par internet. Pendant ces six semaines, mon travail de collecte d'informations consistera à réaliser les interviewes que

vous aurez préalablement préparées, mais aussi, à prendre des photos et à tourner des vidéos».

### Journal, blog ou webradio

Toute la «matière première» recueillie par l'envoyé spécial du lycée Renouvier sera, dans la foulée, immédiatement mise en ligne sur le site de l'association. «Elle vous permettra alors de réagir en direct, de me demander d'approfondir tel ou tel thème, pour que vous puissiez, dans un troisième temps, mettre tout cela en forme sur le support de votre choix. Que ce soit sous la forme d'un journal, d'un blog ou d'une webradio».

La salle de rédaction de la classe d'Histoire-géo de Judith Manya est déjà en pleine effervescence. Les idées fusent. Les mains, une à une, se lèvent. Là, on aimerait interroger des artistes de rue dans les ruines de Beyrouth. Ici, on souhaiterait savoir comment les Libanais ont réagi aux attentats de Paris. Plus loin, encore, comprendre comment cohabitent les différentes religions. Ou, enfin, découvrir la façon dont fonctionne le système de santé. Pour «lui», comme pour «eux», le plus dur assurément commence ».

## **1ère étape, novembre-décembre 2015**

### **Préambule (conditions de travail et choix de la classe)**

Au départ nous souhaitions, un collègue de lettres, M. Roelens, également intéressé par le projet et moi-même, partager une 2nde afin de mener cette expérience de journalisme participatif. Malheureusement, nous n'avons pas obtenu de classe en commun. J'ai donc commencé seule mi-novembre le « projet Liban ». J'avais deux classes de 2nde et j'ai choisi la plus faible des deux, c'est-à-dire celle où la dynamique à l'oral était forte mais où les difficultés d'expression écrite et de mémorisation (par difficulté ou manque de travail personnel) des élèves étaient importantes et où bon nombre d'entre eux semblait manifester peu d'attrait pour les enseignements généraux et les formes de pédagogie « classiques ». D'ailleurs à la mi-avril, sur 24 élèves, 7 envisagent une possible réorientation en section professionnelle et, contrairement à mon autre seconde, plus de la moitié (15/24) demandait au conseil de classe du 2nde trimestre une orientation dans des filières technologiques. Il me semblait donc intéressant de proposer le « projet Liban » à ces élèves en raison de la diversité des thèmes de recherche possibles et du large éventail des productions finales (émission de radio, diaporamas sonores, articles). Cette diversité me semblait pouvoir valoriser la curiosité, le travail, les compétences informatiques des élèves, éléments qui peuvent être sous-évalués pour ceux que le passage à l'écrit handicape.

Nous avons 8 à 10 reportages possibles par classe, les élèves ont donc travaillé en groupes, constitués librement, et choisi leur thème ensemble.

### **Organisation du travail**

De novembre à décembre j'ai donc, sur des heures de cours puis sur des heures d'AP :

- présenté le projet aux élèves.
- consacré 3 heures à la présentation : du CDI, de la base de recherche e-sidoc et de ce qu'était une bibliographie avec travaux pratiques à la clé. Les élèves ont donc répertorié ce que le CDI offrait sur le Liban dans son fonds réel, soit ouvrages et périodiques(pas grand-chose).

- présenté le Liban : géographie + quelques éléments d'histoire à partir notamment de l'émission *Le dessous des cartes*.
- préparé les élèves à l'entretien par visioconférence avec « notre envoyé spécial » en discutant ensemble de ce qu'était le métier de journaliste.
- accompagné mes élèves dans l'élaboration, à partir des éléments qu'ils avaient (ressources CDI + présentation professeur + net), des questionnaires à envoyer à notre envoyé spécial afin qu'il puisse réaliser les reportages choisis par les élèves.

### **Bilan**

De cette 1ère étape, je relèverai qu'à ma grande surprise les élèves ont tous souhaité proposer comme production finale un article de presse écrite alors même que certains maîtrisent mal la langue française (du moins à l'écrit).

Par ailleurs, 6-7 élèves présentant des difficultés de concentration en classe dans les cours « classiques » et ayant du mal à répondre aux exigences de la classe de 2nde dès le 1er trimestre n'ont pas pleinement adhéré au projet en ce sens qu'ils ont pu se nourrir de certaines discussions mais ne se sont pas particulièrement impliqués dans le projet et semblaient considérer ce temps de classe particulier comme un temps de « récréation ».

## **2ème étape, janvier-avril 2016**

### **Organisation du travail**

Dans une deuxième phase, mon collègue de Lettres a réussi à prendre la classe en AP. Les élèves travaillaient donc sur le projet le jeudi de 9h à 10h avec M. Roelens et de 10h à 11h avec moi. Nous avons :

- fait découvrir aux élèves les genres journalistiques à partir notamment des différents quotidiens nationaux (M. Roelens)
- travaillé sur l'écriture journalistique (M. Roelens)
- initié les élèves au logiciel Audacity (Mme Many)
- initié les élèves, avec exercices d'application, à l'écriture radiophonique (m'aidant pour ce faire de la formation dispensée par Thierry Riera de France Bleu Roussillon venu nous aider au lancement d'une webradio sur le lycée – Mme Many)
- proposé à l'intendante du lycée, Mme Fontès, qui avait vécu 3 ans à Tripoli et travaillé à Beyrouth d'intervenir auprès de la classe, ce qui fut fait en janvier.
- orienté les élèves dans le choix des sources à exploiter afin de réaliser leurs articles, reportages postés par notre envoyé spécial sur le site de globereporters.

### **Bilan**

D'un point de vue de la classe d'histoire-géographie :

- Au départ, je pensais, à travers ce projet, toucher les différentes thématiques à traiter dans le programme de géographie de 2nde. Ainsi, après le 1er thème introductif sur le développement durable, le projet a remplacé le cours. Or, ne souhaitant pas imposer des thèmes de reportages afin de favoriser l'investissement de mes élèves, j'ai eu du mal à aborder le programme par le biais du projet. J'aurais souhaité, au fur et à

mesure de l'avancement des travaux, apporter des éclairages sur le Liban me permettant d'insérer les thématiques de géographie de 2nde, en proposant, par exemple, un schéma ou un croquis sur la gestion de l'eau au Liban, ou en abordant les problématiques posées par le chapitre *Villes et développement durable* à partir de l'étude de Beyrouth. Mais les ressources m'ont manqué. N'ayant pas le temps de mener des recherches très approfondies, j'ai pu constater que les ressources dont peut disposer un enseignant (manuels, sites académiques, site géoconfluences, etc.) ne proposaient quasiment rien sur la question. Seul le site <http://www.lesclesdumoyenorient.com> permettait de disposer de quelques cartes et données mais j'ai eu du mal à les transposer (et simplifier) pour ces élèves de 2nde.

- En ce qui concerne les élèves peu concentrés lors de la 1ère étape : certains n'ont toujours pas investi le projet (4 environ), d'autres se sont impliqués et mis au travail durant cette 2ème phase (3) mais avec une production écrite succincte.
- Des élèves aux résultats fort moyens au 2nd trimestre (indépendamment des disciplines) ont réussi à élaborer des articles intéressants. Même si la forme (écrit) pouvait leur poser problème, le fait d'avoir choisi eux-mêmes le type de restitution à produire les a amenés à faire preuve d'une persévérance indéniable.
- Les 7 articles rédigés abordent : la cuisine libanaise, la scolarisation des enfants réfugiés syriens au Liban et, en particulier, au camp de Chatila, la vie quotidienne au Liban, le street art à Beyrouth, le système de santé libanais, la cohabitation religieuse dans ce pays multiconfessionnel et les impacts des guerres sur le pays.
- Il est à noter également qu'entre les mois de novembre et avril, trois élèves primo-arrivants (non francophones, venant d'Andorre, de Russie et d'Algérie) ont rejoint la classe. Le projet Liban leur a permis d'échanger autour de la façon dont l'histoire et l'actualité de ce pays étaient traitées dans leur pays respectif. Ce projet a donc permis d'intégrer ces élèves à mon enseignement en tenant compte de leurs spécificités, ce que j'ai été difficilement capable de faire dans un cours plus « classique » de niveau lycée.
- D'ailleurs, au cours d'échanges avec certains élèves, un type de « production » différent a été envisagé : partager un repas libanais élaboré par les élèves dans les cuisines du lycée professionnel auquel nous avons intégré la découverte de trois plats traditionnels des pays d'origine des élèves primo-arrivants (prévu pour le 26 mai).

Sur un plan plus général, nous avons convenu, M. Roelens et moi-même, que :

- Les conditions de travail ont été difficiles en raison de problèmes récurrents de connexion à internet pourtant indispensable pour accéder aux sources (site globereporters). De plus, les élèves ne téléchargeaient pas les fichiers qui les intéressaient ou, quand ils le faisaient, ne savaient pas les retrouver.
- Les élèves ne maîtrisent pas l'outil informatique, à notre grande surprise. Ils ne savent pas distinguer la nature des fichiers, en choisir le format d'enregistrement, organiser leur espace de stockage.

- Les élèves étaient totalement démunis quant à la façon de procéder pour exploiter une source. Nombreux écoutaient et réécoutaient des interviews sans prendre de notes et s'avéraient dans l'incapacité de trier les informations obtenues.
- Certains attendaient « leurs » interviews et quand elles tardaient à venir semblaient désœuvrés, ne parvenant pas à consulter, écouter des informations qui leur semblaient « périphériques » mais qui, pourtant, pouvaient les aider dans la compréhension de leur sujet.
- Les premières rédactions ont été plus que laborieuses pour certains et nos remarques quant à la forme (parfois les écrits s'avéraient incompréhensibles) les bloquaient. Nous avons résolu de les laisser écrire afin qu'ils structurent leur article et de travailler ensuite la langue.
- Face à ces difficultés, il aurait été bon que nous soyons en barrette, c'est-à-dire que nous intervenions ensemble sur l'heure d'AP afin de mieux aider les groupes.

En dépit de ces difficultés, et des ajustements pédagogiques qu'elles nécessiteront à l'avenir, le projet s'est révélé très porteur, à de multiples niveaux.

Sur le plan de l'éducation aux médias, tout d'abord : le contact direct établi par visioconférence avec le journaliste partenaire et les diverses étapes menant à la production effective d'un article de presse leur ont permis de mieux appréhender les processus, les enjeux et les difficultés du travail journalistique, qu'il s'agisse de définir des problématiques, de construire des démarches de questionnement, d'identifier les personnes-ressources à interviewer... Ils ont ainsi pu appréhender, par une expérience personnelle très concrète, la façon dont s'élabore et se construit l'information.

L'activité s'avère également fort enrichissante par les enjeux liés au traitement de cette information : comment trier, hiérarchiser, ré-organiser et reformuler les données recueillies ? Savoir maîtriser des flux de données est aujourd'hui essentiel dans un univers numérique précisément dominé par la surabondance de l'information, et cette expérience est particulièrement porteuse de ce point de vue. Les méthodologies de recueil et d'exploitation des données qu'ils ont pu ici commencer à appréhender pourront se révéler de précieux atouts pour leurs productions à venir, comme les TPE.

Elle se révèle également formatrice quant au rapport à la production écrite : non seulement parce que les élèves ont été amenés à réfléchir et à s'approprier les méthodes de construction et de rédaction d'un article de presse, par l'observation puis la production, mais aussi parce que l'exercice, s'inscrivant dans une pédagogie de projet, se distingue des travaux d'écriture ordinairement proposés dans le cadre scolaire. Certains élèves du groupe, malgré les difficultés rédactionnelles qu'ils ont rencontrées, ont pris du plaisir à produire pas à pas leurs articles, dans une démarche de va-et-vient avec les enseignants, dégagée des impératifs de l'évaluation notée.

Elle constitue enfin une opportunité de s'ouvrir au monde culturellement très enrichissant : les élèves se sont trouvés au contact de réalités historiques, culturelles et sociales dont ils n'avaient initialement aucune connaissance, et les problématiques qu'ils ont

choisi de traiter (par exemple, la scolarisation des enfants réfugiés syriens au Liban, la cohabitation religieuse dans un pays multiconfessionnel...) ont été autant de point d'appui pour une ouverture à l'Autre, à la perception et à la compréhension de ce qui constitue sa richesse et sa singularité.

### **Bilan élèves (à venir)**

#### **Conclusion**

Pour conclure, nous souhaitons mon collègue et moi-même participer à nouveau à un tel projet et préparerons autrement les élèves. En plus du travail effectué, nous pensons qu'il serait bon également :

- D'établir un calendrier de travail précis même si cela semble difficile en raison de l'arrivée échelonnée sur deux mois des reportages. Cependant, nous pourrions demander à une date fixe (et non en fonction des groupes et des recherches menées) : une bibliographie sur le sujet de reportage choisi, un exemple de dépouillement de source, puis un plan d'article.
- De consacrer deux ou trois séances de plus à un travail collectif méthodologique qui consisterait à :
  - ✓ apprendre à gérer l'outil informatique (espace de stockage + formats de fichiers)
  - ✓ dépouiller ensemble une source en leur montrant comment prendre des notes et quelles informations sélectionner.
- De travailler en barrette.
- Nous envisageons de mener un nouveau projet de ce type avec une classe de 1ère ES si la répartition de nos services le permet afin d'établir plus aisément des liens avec le cours de Lettres et de faire un travail plus approfondi sur le traitement des sources en histoire-géographie.

**Judith Many et Jean-Paul Roelens**

**11 mai 2016**

**Éducation** Une classe du collège Victor-Schoelcher, à Champagny, transformée en salle de rédaction. Un journaliste est leur envoyé spécial au Liban pour alimenter leur web journal.

# Les globe reporters

« Le Liban, j'en avais entendu parler. Pour la tempête, (N.D.L.R. : Thalassa) ou des attentats » évoque Elora, une élève de 4e du collège Victor-Schoelcher de Champagny. Mais actuellement, c'est sous un angle plus positif que l'adolescente s'y intéresse. Son centre d'intérêt du moment : la gastronomie.

Elora et ses camarades de classe sont devenus des Globe reporters.

Le CDI du collège de Champagny prend quelques heures par semaine l'aspect d'une salle de rédaction. Les collégiens sont en prise quasi directe avec Alain Devalpo, un journaliste indépendant, qui rencontre pour eux tous les interlocuteurs nécessaires à leurs questionnements divers.

Dans le cas d'Elora et Marine, c'est chez un restaurateur français que se déroule l'interview. « On a posé plein de questions : Pourquoi ouvrir un restaurant français au Liban, quel genre de clientèle cela attire : des locaux ou des touristes, qu'est ce qu'il cuisine ? » listent Marine et Elora.

Sur place, Alain Devalpo enregistre les réponses, prend des photos. Et leur transmet tout ce qu'il récupère. « On retranscrit, on trie » explique les deux élèves. El-



■ Les élèves retravaillent la matière première au CDI du collège de Champagny.

Photo ER

les alimentent avec cette matière première un web journal. « Le restaurateur nous a aussi donné un conseil. Il nous a dit d'essayer la cuisine libanaise » se marrent-elles.

« C'est un projet d'éducation aux médias » décrypte Cédric Sangalli, le prof d'histoire-géo qui encadre la classe avec Raphaël Heredia, le

documentaliste du collège de Champagny. « Pour leur faire comprendre comment on récupère de l'information, comment on la traite. Cela développe aussi leurs capacités rédactionnelles dans un esprit citoyen » assure l'enseignant qui a inscrit cette classe dans ce projet national porté depuis 2006 par une as-

sociation agréée Le retour de Zalumée. « Ils ont retenu une dizaine d'établissements en France » précise Cédric Sangalli.

Le choix du Liban est donc commun à toutes ces classes. « Ce petit pays multiculturel offre aussi une réflexion sur comment vivre ensemble malgré nos différences » sou-

ligne l'association.

Alain Devalpo est parti au Liban, courant janvier. Il y est encore et alimente les interrogations des élèves restés en France. Il rentre ce mois-ci. « En novembre et décembre, on a préparé les reportages » raconte Cédric Sangalli. La classe a balayé large. Éducation, développement durable, gastronomie, etc.

« Ma collègue de français a pu travailler avec eux l'écriture journalistique » poursuit M. Sangalli qui voit dans ce projet un moyen d'intéresser les élèves dans différentes matières.

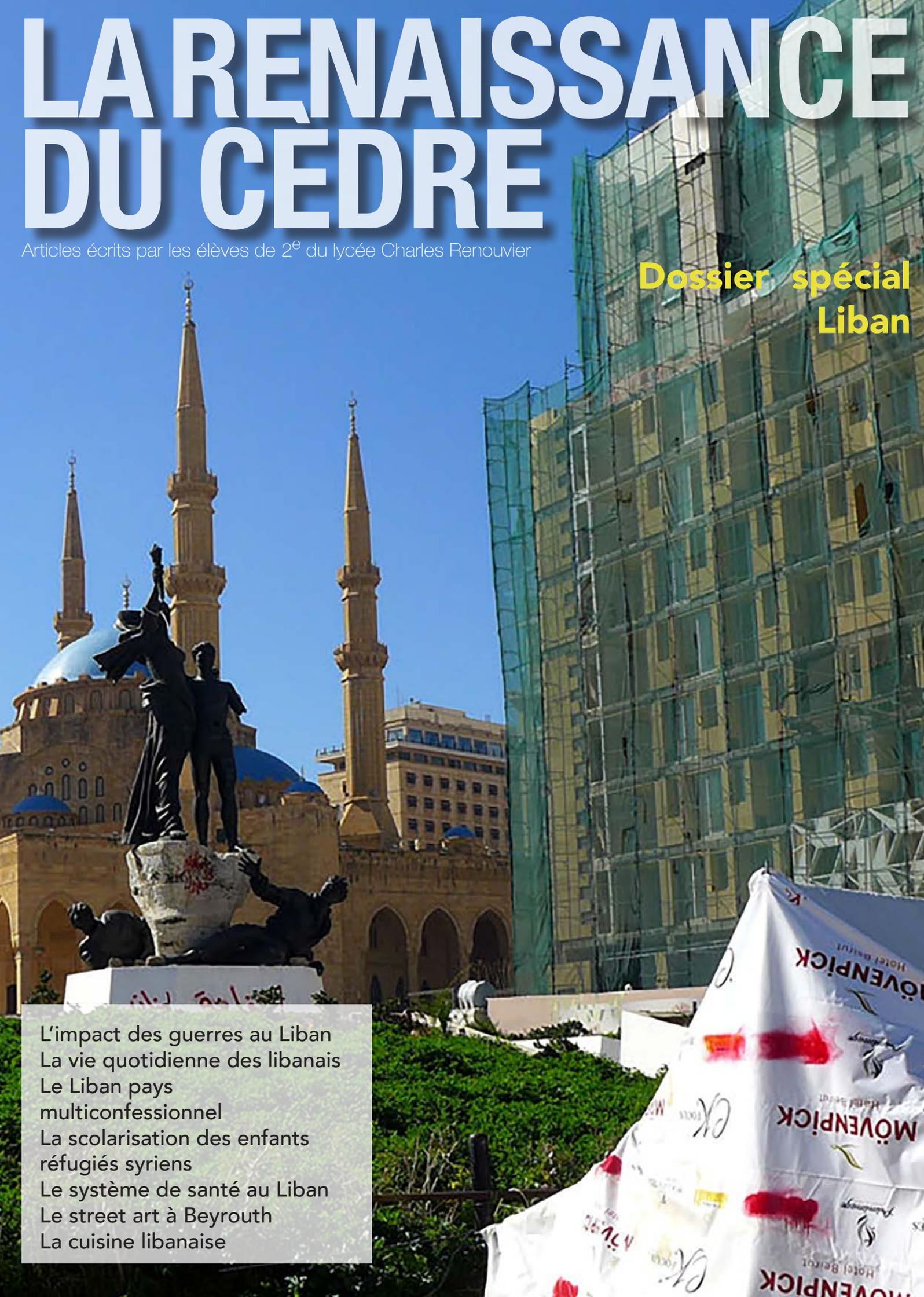
Les articles sont déjà en partie accessibles sur un site web dédié ([globeschoelcher.wordpress.com](http://globeschoelcher.wordpress.com)). « Cela peut se finir aujourd'hui si on travaille bien » avance Anouck, qui avec son groupe travaille sur le système éducatif du Liban. « Notre groupe s'investit sur ce projet. C'est quelque chose qu'on aime bien faire. On ne sort pas de grand secret. C'est de l'info officielle » analyse la journaliste en herbe qui a cherché à savoir si le système libanais était plutôt laïc ou plutôt confessionnel. « Cela dépend des régions » a-t-elle compris, à ce stade des questions.

Olivier BOURAS

# LA RENAISSANCE DU CEDRE

Articles écrits par les élèves de 2<sup>e</sup> du lycée Charles Renouvier

Dossier spécial  
Liban



L'impact des guerres au Liban  
La vie quotidienne des libanais  
Le Liban pays  
multiconfessionnel  
La scolarisation des enfants  
réfugiés syriens  
Le système de santé au Liban  
Le street art à Beyrouth  
La cuisine libanaise

# Les impacts et la mémoire des guerres au Liban

## Les conséquences économiques du conflit israélo-libanais de 2006

Il y a 10 ans de cela, le 12 juillet 2006, un accrochage entre le Hezbollah et l'armée israélienne déclencha une guerre ; un nouvel conflit israélo-libanais.

Après cette guerre, le Liban fût détruit économiquement. Le gouvernement libanais évalua à 6 milliards de dollars les pertes subies.

« Le Liban a été complètement détruit par la guerre financièrement » racontent un spécialiste de l'économie libanaise anonyme et le franco-libanais Patrick Baz. Malgré l'aide financière du Qatar, de l'Arabie Saoudite et de l'Iran et le pays n'est pas encore reconstruit. Le PIB au Liban en 2015 est de 51 milliards de dollars pour une population de 4 millions personnes, cela donne un PIB / habitants de seulement 11 000 dollars (à titre d'exemple, il est pour la France de plus de 43 000 dollars par habitant) ce qui génère de fortes inégalités.

Quartier d'Achrafiyé. Les immeubles poussent comme des champignons dans le centre-ville de Beyrouth. Est-ce le signe d'une bonne santé économique ?

Le Liban a dû mal à se reconstruire car l'état a des revenus limités mais le système bancaire est très robuste grâce au dépôt important et grâce aussi aux habitants qui sont de bons épargnants. La France, la Chine, les États-Unis sont les plus grands partenaires économiques du Liban. Le Liban mise aujourd'hui sur le développement de ses ressources naturelles et le tourisme écologique dans les régions comme le Choufre ce qui n'empêche pas l'existence d'une économie parallèle importante.

Les conséquences de ce dernier grand conflit israélo-libanais sur le quotidien et le ressenti des populations sont difficiles à évaluer tant sont encore présentes les blessures de la guerre civile de 1975-1990.

## Les ravages de la guerre de 1975-1990

Paul René Safa était directeur adjoint d'une banque pendant la guerre. Il raconte que la guerre a commencé progressivement à partir de 1975. « Les frappes étaient de plus en plus violentes. Il y eut des barricades, des tranchées et Beyrouth a été coupée en deux pendant 15 ans ». La rue de Damas était la rue de démarcation, impossible à franchir. Elle séparait en deux la capitale. « Des tireurs étaient postés de part et d'autres sur ces



remparts afin de protéger la ville ». La maison de Paul René Safa se trouvait sur l'avenue de Damas, il a donc dû l'abandonner et fuir à la montagne. Son appartement a ensuite été entièrement pillé.

Malgré la guerre et les bombardements, les libanais continuaient de travailler, de sortir. Pourtant, il y avait toujours cette inquiétude de ne pas revoir sa maison et sa famille à la fin de la journée, en rentrant du travail. Il n'était possible de sortir qu'à des moments précis de la journée. En 1982, l'année de l'assassinat du président Bachir Gemayel, assassinat qui a été très mal vécu car les Libanais le considéraient comme celui qui allait sortir le pays de la guerre, Paul René Safa a aidé sa fille

à fuir en Suisse, il raconte qu'elle est montée dans une embarcation au péril de sa vie.

## Aujourd'hui l'avenue de Damas à retrouvée toute sa sérénité

Madeleine a été médecin dans les dispensaires des quartiers de réfugiés. Elle raconte qu'elle a également travaillé dans un hôpital situé sur la ligne de démarcation. Elle accueillait une population venue de Beyrouth ouest. L'hôpital implanté dans une zone de no men's land a été bombardé plusieurs fois. Malgré cela le médecin pense que « l'urgence à vivre fait qu'on vit plus qu'en période de paix ».

## Une mémoire commune en construction ?

En 1990, la population ne croyait pas à la fin de la guerre déclarée en seulement quarante-huit heures. En effet, la guerre civile qui avait duré quinze ans avait connu de fréquents épisodes de paix, interrompus chaque fois par la violence. Une loi d'amnistie a été mise en place pour tourner la page et effacer les stigmates.

Pourtant, Liliane, professeure à Beyrouth, évoque le fait qu'il n'y ait pas encore de mémorial de la guerre. Il est question de construire un musée sous la place des martyres. Pourtant, la maison jaune, située sur la ligne verte (à cause de la végétation qui avait recouvert l'avenue de la démarcation), première maison de

la ville atteinte par la guerre « symbolise le conflit » nous explique-t-elle. Liliane regrette, par ailleurs, que « les seigneurs de la guerre » soient encore au pouvoir.

Un livre d'histoire sur la guerre du Liban est en cours d'élaboration mais n'est pas encore achevé pour des raisons politiques. Pour l'heure, chaque communauté religieuse enseigne sa propre version des faits. Or, il existe dix-huit unités confessionnelles au Liban.

Bref, à ce jour aucune mémoire commune de la guerre de 1975 n'a émergé. Le chercheur français Nicolas Dot-Pouillard explique que « le sujet est souvent fréquent dans les écoles, les élèves s'intéressent à la mémoire de leur pays mais aucune trace de cette guerre est trouvable dans les manuels scolaires », les politiciens ne veulent pas prendre leurs responsabilités et n'assument pas leur rôle dans cette guerre.

Mais la mémoire existe toujours au sein des familles d'anciens belligérants qui racontent « leur » guerre à leurs enfants pour les générations futures. Certains bénévoles (souvent composés d'anciens combattants de parties opposées) s'allient pour intervenir dans certains établissements afin de faire vivre une mémoire commune.

Les politiques n'assument pas la guerre de 1975, l'élaboration d'une mémoire commune tarde à émerger. Aux vues des difficultés rencontrées, on peut se demander ce qu'il en sera des mémoires de la guerre de 2006 ?

Guillen Acosta, Lilian Fourny, Mathis Mas-Pouget et Pierre Mournet



# Le Liban un mode de vie !



Une odeur de fruits exotiques, soudain associée aux palabres d'un marchand négociant ses prix, puis un goût en bouche irremplaçable, et l'instant d'après une bouffée de pain chaud et de miel. Et tout à coup c'est une explosion de couleurs, les sacs de marchandises ruissellent de rose, de vert, et de jaune, dans un mélange bigarré où le regard se perd. A chaque pas c'est une découverte, que ce soit ces plats de renommée tel le houmous, le Fatté ou les baklavas, à en rester bouche bée : une fois arrivé il faut se faire violence pour repartir ; comme dans les ruines romaines de Baalbeck, tous les lieux sont fascinants.

C'est à une plongée dans quelques aspects de cet univers à la fois si proche et si lointain que nous vous invitons.

## Les souks, des marchés à ne pas manquer

Dans des rues étroites ou sur des places publiques, on trouve de grands marchés avec toutes sortes de marchandises : on les appelle des « souks », ils sont omniprésents au Liban, qu'ils soient anciens ou devenus modernes, s'apparentant à de véritables centres commerciaux. Ce sont les principaux commerces de ce pays : on y retrouve différentes épices, des vêtements, de la nourriture si attirante que l'on ne peut passer son chemin sans y goûter. Pendant les guerres, ils sont restés ouverts, mais ils étaient malheureusement difficiles d'accès à cause des problèmes de sécurité et de circulation.

## Manger, pour le plaisir

Des passants abordés dans la rue nous ont appris que leurs fruits ne sont pas si différents de ceux de notre pays. On y trouve des pommes, des oranges, des poires... Ils nous ont également précisé qu'ils déjeunent comme les Français et ils font « 3 repas, avec un casse-croûte à 5h qui est facultatif ». Leurs tables sont souvent garnies de plusieurs petits plats différents avec de la viande, du poisson, des légumes et des féculents. Avant les familles prenaient les repas ensemble presque chaque soir, mais avec le temps ces traditions disparaissent car les gens sont trop occupés. Ils essayent tout de même de se rassembler le weekend. Les restaurants libanais sont les gardiens de cette culture constituée d'une multitude de plats, une cuisine épicée comme le fatouche, le kefta, le mezzé, l'houmous et le keslek, des noms aussi difficiles à retenir que les plats sont succulents. Cependant, « Ils aiment beaucoup la viande rouge, le steak avec des pommes de terre frites » fait remarquer Jean Claude, chef français qui a ouvert son restaurant au Liban, comptant sur la reprise du tourisme, après la guerre.



## Des paysages de cartes postales

Bien que l'armée libanaise ait repris le contrôle du pays, la situation reste quand bien même tendue, certains quartiers de Beyrouth ne sont pas encore sécurisés, comme Qoubbé. Malgré tout, les Libanais aiment se promener dans les montagnes et dans les sites touristiques. Cependant, suite à la guerre, l'économie qui reposait sur le tourisme avait été bloquée, les comptes viraient au rouge. Aujourd'hui, le gouvernement at-

tache beaucoup d'importance au tourisme, il le développe, crée de nouveaux circuits. Le Liban est une destination très riche, du fait que c'est un très petit pays, où il est facile de se déplacer ; le Liban se partage entre littoral méditerranée et montagnes : aussi les itinéraires combinent-ils sites religieux, gastronomie, stations de ski, plages ; ainsi, après avoir fait une petite randonnée, vous pouvez aller vous baigner sur la côte libanaise, toute proche. Le pays se développe ainsi sur tout type de tourisme : le rural, religieux et culturel, elle attire donc plus de 12 000 touristes.

Dollars ou livres ? Une économie fragile

Malgré le tourisme, certains chiffres de l'économie libanaise ne sont pas des meilleurs. Le fait d'avoir deux monnaies en circulation rend compte de cette réalité. En effet, au Liban, on peut utiliser des dollars comme des livres libanaises : 1 dollar est égal à 15 000 livres. Par ailleurs, contrairement à la France la main d'œuvre indépendante au Liban est beaucoup plus présente. Elle représente 40% des actifs contre seulement 9% pour la France. Une grande partie de la population travaille donc à son propre compte, ce qui n'empêche pas le marché noir d'être omniprésent à cause de la guerre et le chômage d'être très élevé. De grandes inégalités marquent le pays : les riches sont très riches et les pauvres très pauvres.

## Le malheur de ce pays

Un autre problème majeur est la gestion des déchets. Depuis le 17 juillet 2015 une crise des déchets s'est déclarée et cela a entraîné de nombreuses conséquences, d'après le journal L'orient du jour. Tout d'abord les incinérations de ces déchets sont potentiellement cancérigènes (brûlure d'ordures nocives), il y a beaucoup de décharges sauvages (700), et 74 municipalités brûlent des déchets illégalement ; d'ailleurs une des plus grandes décharges du Liban a fermé pour cause de débordement. Le gouvernement a appelé la Russie à l'aide : une décharge accueille désormais les déchets ménagers libanais et les incinère ;



mais des questions subsistent, comme le coût de cette externalisation et la durabilité du projet. Il y a aussi plusieurs associations caritatives, comme l'ONG « arc en ciel », qui essaient de trouver des solutions pour la gestion des déchets avec un tri à la source. Chris, le dirigeant de cette ONG nous a informés que cette crise a fait prendre conscience aux habitants de l'importance du tri des déchets. Si le pays croule sous les ordures, seront-ils encore capables de maintenir leur activité touristique ?

Malgré ces quelques désagréments, le Liban est un pays attachant avec ses cultures, ses plats, ses paysages, ses personnes accueillantes qui savent nous donner le sourire, c'est un pays qui vaut vraiment le détour et qu'il faut vraiment découvrir.

Inès et Kaïna Diagne



# « Je vis mieux si je vis avec les autres »

Dans le Liban actuel, après la guerre de 2006, comment les différentes confessions religieuses parviennent-elles à coexister ?

Adossé à la colonne de la Mosquée Shatila, un vieil homme portant une djellaba blanche, murmure dans son coin quelques vers du Coran avec foi et dévouement. Sous le toit d'Allah, un groupe d'hommes vêtus du costume traditionnel, prie silencieusement face au mihrab qui indique la direction de la Mecque. A l'angle de la rue, les fidèles musulmans se mélangent aux chrétiens, les djellabas et les jeans/T-shirt s'entremêlent. Et l'on voit en hauteur, la croix latine qui domine l'église catholique Sainte Rita Church... A l'échelle d'un pâté de maisons, se côtoient deux institutions et donc deux communautés religieuses différentes. Imaginez à l'échelle d'un pays !



Sœur Mariam An Nour

## Une éducation plurielle et laïque

Nous avons rencontré Sœur Mariam An Nour qui dirige le Carmel Saint Joseph, un lycée pluriel et laïc. Cet établissement scolaire est situé à Mechref, au sud de la ville de Damour, un lieu de triste mémoire pour les Libanais. Des massacres y ont eu lieu au début de la guerre du Liban. Cette école est mixte sur tous les plans, les élèves et professeurs sont de différentes confessions religieuses, ont des idéologies politiques qui peuvent s'opposer, mais réussissent à cohabiter, à vivre ensemble et à se comprendre. La laïcité définit des droits et devoirs, notamment en ce qui concerne la citoyenneté : l'objectif de cette institution est de former des citoyens en premier lieu, mais son ultime aboutissement est bien le « vivre ensemble ». L'institution est dirigée par des Carmélites, une branche du christia-

nisme, qui instaure une grande rigueur. La Sœur qui dirige cet endroit nous confie que « la chance de vivre et de lier une fraternité universelle permet la rencontre même si elle n'oublie pas les différences ». Sur la photographie, on voit donc cette directrice à l'esprit si grandement ouvert à l'Autre, à côté d'une image de la Compassion fraternelle. Cette image est forte et symbolise parfaitement son établissement et son attachement à la cohabitation pacifique.

Au lycée Abdel Kader de Beyrouth, un établissement privé et laïc, qui dispense des cours de la maternelle à la terminale, nous avons rencontré la documentaliste, Ghada Tayara. Elle nous confie qu'au Liban, diverses associations gèrent des écoles religieuses. La plupart des élèves sont de la même obédience que l'association qui dirige l'établissement, mais ils reçoivent également des élèves relevant d'autres confessions.



Ghada Tayara

Dans les établissements privés, il n'y a pas de conflits entre les différentes obédiences, mais dans les lycées publics, il y a quelques tensions de temps à autre, selon l'endroit où est situé le lycée géographiquement. Il y a quelques années, il y avait une grande mixité religieuse dans les établissements scolaires, les religions se mélangeaient, les élèves étaient amis, frères libanais... Maintenant les choses ont changé, les établissements sont moins multi-confessionnels.

## ADYAN : Un combat pour le vivre ensemble

Nous avons rencontré le Père Fadi Daou, un acteur de l'organisation multiconfessionnelle : ADYAN, qui veut dire en langue arabe « religions ». Celle-ci a été créée après la guerre civile de 2006, par 5 fondateurs de confessions différentes, contre la violence. Fadi Daou nous confie que dans cette organisation ses acteurs « travaillent ensemble pour des causes communes qui concernent la citoyenneté et le vivre-ensemble ». Ce dernier est un prêtre maronite qui enseigne le syriaque araméen, la langue du Christ. Il confirme que

les autres obédiences sont toutes respectables, qu'il est admiratif des 5 prières et que pour lui les autres confessions sont une source de défi, de découverte et d'enrichissement culturel. Il proclame le besoin d'être uni, du vivre-ensemble mais aussi du mourir-ensemble. Il enseigne la fraternité, la diversité religieuse et veut que l'on voit « au-delà des identités ». Il nous dévoile une devise personnelle qu'il voudrait démocratiser : « je vis mieux si je vis avec les autres ».

Au niveau de l'architecture des bâtiments et des quartiers, aucune différence n'apparaît réellement entre les différentes confessions ; le prêtre maronite



Père Fadi Daou

nous dit bien qu'il y a « qu'une seule culture, la libanaise ». Il nous précise même que « l'on crée des différences psychologiques et imaginaires pour promouvoir la différence identitaire », ce que « ADYAN » ne défend surtout pas.

Pour Fadi Daou, il faut aussi accepter de reconnaître la diversité à l'intérieur même d'une religion. Il travaille donc pour que la société libanaise n'ait « pas peur de la différence », il dit que « celui qui arrive à vivre avec la différence est celui qui réussira », parce que « tomber dans la peur de la différence nous mène à notre perte ». Celui qui tombe dans cette peur, « perdra même la richesse de son être parce que notre être est construit pour être ouvert à l'altérité, à la différence et pour vivre avec les autres ». Ces mots forts de Fadi Daou nous montrent qu'au Liban, des organisations et des personnes veulent faire évoluer les idées de la société sur la différence religieuse et faire accepter cette même différence.

Dans la même fondation, de son bureau implanté dans le quartier d'Abaro de Beyrouth, Nayla Tabbara est une des 5 cofondatrices de cette organisation, et elle est musulmane. Elle travaille dans cette association mais aussi à l'Université, elle a fait des

études d'Histoire mais aussi d'Histoire des religions. Grâce à ses compétences, elle travaille sur des questions de religion, en rapport avec la société, sur des textes religieux, sur les relations inter-religieuses mais aussi intra-religieuses.

C'est ce qui l'anime au quotidien car elle vit dans un contexte mixte islamo-chrétien. Nayla Tabbara nous révèle quelques spécificités du mariage au sein de sa religion. Un musulman peut épouser une chrétienne ou une juive par exemple, mais en aucun cas la femme musulmane n'a le droit d'épouser un homme d'une autre religion. Cette particularité s'explique parce que, dans l'Islam, l'homme respecte la religion de sa femme, sans lui demander de changer de foi, tandis que dans les autres confessions, le mari n'est pas tenu de respecter la religion de son épouse : cet interdit protège donc les femmes musulmanes de toute conversion forcée, liée au mariage. Ces principes s'enracinent dans la longue Histoire de l'Islam. Il y a quelques exceptions toutefois, certaines femmes musulmanes arrivent à se marier à un homme d'une autre religion par le mariage civil et non religieux (pour qu'il soit religieux, il faut trouver l'imam assez ouvert pour donner sa bénédiction à cette union). Nayla Tabbara s'exprime sur les conflits inter-confessionnels : « Aujourd'hui, il n'y a pas de conflits inter-religieux mais il y a une tension exacerbée intra-religieuse, c'est-à-dire au sein d'une même religion, ici je parle des groupes sunnites et chiites au sein de l'Islam. ».

On peut généralement reconnaître le culte que pratiquent les habitants par les habits qu'ils portent, ou par des signes religieux ostentatoires. Il y a cependant



Nayla Tabbara

beaucoup de personnes qui n'affichent pas leur religion. Nayla nous confie une révélation surprenante pour nous, occidentaux, qui véhiculons des stéréotypes sur les femmes musulmanes : même si la plupart

des femmes de confession musulmane sont voilées, beaucoup d'entre elles ne portent aucun signe distinctif ; il est donc difficile de différencier les chrétiennes des musulmanes.

Au Liban, il y a de nombreuses mosquées et églises mais aussi des sanctuaires religieux car le Liban est considéré comme Terre Sainte. Il y a d'ailleurs un sanctuaire dédié à la Vierge Marie, appelé Notre Dame du Mantara qui signifie « Attente » car il est supposé être l'endroit où la Vierge attendait le Christ lorsqu'il prêchait et faisait des miracles de guérison. « Chaque communauté a son propre lieu de culte » : 18 communautés différentes sont présentes au sein du Liban, donc 18 sortes de lieu de culte, on comprend donc l'hétérogénéité de ce pays. Parfois des religions non libanaises s'installent et s'approprient des maisons comme lieu de culte, par exemple les hindous. On pratique au Liban librement et sans contraintes, Naya Tabbara nous confie même que « c'est beau que ça soit tellement ouvert, que ça soit possible pour tout le monde de pratiquer comme ils le veulent ».

La religion occupe une place très importante au sein du Liban, mais ce n'est pas pour cela que tous les habi-

tants sont religieux : il y a des athées, des agnostiques, et il y a beaucoup de personnes qui sont culturellement d'une religion mais qui ne pratiquent pas pour autant, ils se considèrent comme membres de cette communauté, la défendent, portent ses couleurs, ses signes, mais ils ne vont pas nécessairement à l'église ou à la mosquée. Naya Tabbara a une photo d'elle en compagnie du pape sur son bureau et elle nous explique que par son travail, elle l'a déjà côtoyé deux fois, lors de conférences au Vatican inter-religieuses. Elle est considérée comme représentante de la religion musulmane au même titre qu'un chef religieux, elle nous précise qu'en Europe, la place des femmes dans la religion est mieux considérée qu'au Liban mais qu'ADYAN essaie d'inverser cette tendance.

Par ces différents témoignages, nous avons pu comprendre comment au sein d'un même pays, différentes religions cohabitent sous le sigle de la fraternité, du respect de l'autre, de la Différence et de l'espoir du vivre-ensemble.

Mathéo Bonnet et Océane Mégias



Madeleine Badaro Taha

# Le Liban, une médecine à deux vitesses

**Au Liban la médecine se partage entre trois groupes, la médecine publique, privée et associative.**

Madeleine Badaro Taha, une pédiatre pédopsychiatre nous a renseignés sur le système médical Libanais. Bien qu'elle travaille dans le secteur privé, elle a longtemps exercé dans des hôpitaux publics. Elle explique ainsi que le domaine public offre un service « médiocre ». D'après elle, « dans le privé c'est mieux », non pas que les médecins dans le public soient mauvais, mais l'équipement n'est plus au goût du jour.

Un autre problème se pose : les soins au Liban restent « accessibles aux personnes qui en ont les moyens ». En effet, avoir recours au secteur de santé privé est un luxe, dans le public le prix maximal d'une consultation est de 20 euros alors qu'il peut aller jusqu'à 150 euros dans le privé. Même dans le public, tous les soins ne sont pas remboursés et pas à tout le monde. Les personnes âgées et les réfugiés syriens sont laissés pour compte bien qu'ils en aient autant voire plus besoin. De plus, pour ceux qui sont remboursés, la sécurité sociale du Liban est très lente, elle peut mettre un à deux ans à rembourser les frais médicaux, jamais à plus de 70%. Néanmoins, au Liban le ministère de la santé rembourse les soins médicaux pour les maladies chroniques.

Pour les plus pauvres, il existe aussi des centres de soin associatifs dans lesquels on peut être soigné pour presque rien. Mais ceux-ci ne sont pas équipés pour tout soigner et ne peuvent traiter que des blessures bénignes et des maladies qui ne demandent aucune opération.

En ce qui concerne les études de médecine, la dis-

tinction public-privé se fait également. Au Liban, les études de médecine sont difficiles ; elles peuvent être effectuées dans le secteur privé mais elles y sont très chères et dans le secteur public les concours sont très sélectifs « sur 700 élèves seulement 150 sont sélectionnés »

La psychologue Liliane Younes insiste sur le fait que la médecine n'est accessible qu'aux personnes aisées ce qui crée une différence avec la France qui prend en charge tous les patients même les plus démunis. Le Liban reste un pays où la médecine est dominée par le domaine privé, à l'inverse de notre pays où le secteur public est prépondérant.

Jade Baudet et Alexandre Porcherot



Liliane Younes

# A Chatila, une école pour l'avenir ?

Depuis la guerre civile qui ravage la Syrie voisine, les réfugiés syriens affluent au Liban avec, parmi eux, des enfants. A Chatila, comme ailleurs dans le pays au Liban, des écoles se montent pour les accueillir.

Pour se rendre à Chatila, depuis le centre-ville de Beyrouth, il faut prendre le minibus de la ligne 4 qui

riens se sont réfugiés au Liban dont une partie s'est, elle aussi, installée au camp de Chatila.

Le Liban fait office de « terre d'accueil ». Ce sont surtout les ONG qui prennent en charge les réfugiés et s'occupent donc de l'accès des enfants à l'éducation. D'après l'Unicef, le pays compterait entre 400 000 et 500 000 enfants syriens en âge d'aller à l'école ; l'association en accueille environ 200 000. L'organisation Basmeht and Zeitooneh (« sourires et olives » en arabe), fondée il y a trois ans pour venir en aide aux réfugiés syriens et palestiniens, a elle aussi mis en place un programme éducatif pour les enfants du camp de Chatila. Au Liban, 20 à 30% des enfants syriens vivent dans des camps de réfugiés.

Gorges Talamas, un syrien, chef de cette opération pour l'ONG, nous explique que leur école compte 14 classes, chacune composée de 25 à 30 élèves. Les cours commencent le matin à 8h jusqu'à la pause déjeuner de midi. Puis ils reprennent l'après-midi de 13h à 17h. Tous les trois mois est organisée une sortie hors des murs de Chatila (les réfugiés s'y aventurent rarement) ainsi qu'une fête à la fin de l'année. Le matériel nécessaire au travail en classe (livres, cartables, crayons, stylos...) est donné gratuitement aux enfants par l'organisation.

En plus des salles de classes et de la cour de récréation, les élèves peuvent aller travailler dans la bibliothèque publique que nous fait visiter Georges. Elle est peinte en blanc et bleu pastel avec des dessins enfantins sur les murs ; cela fait un peu penser à nos vieux hôpitaux pédiatriques. Là, les enfants peuvent consulter internet via des ordinateurs. La plupart des livres sont en arabe mais il y a aussi des dictionnaires d'anglais et de français.

Dans cette école, il y a des professeurs libanais, palestiniens et syriens. Pour recruter les enseignants, l'ONG passe d'abord une annonce puis elle « interviewe » les candidats qui se présentent, avant de les embaucher ou non. « Les élèves, ils ont besoin de nous et on est là pour les aider » nous raconte une professeure de français engagée par l'école, syrienne d'origine.

Les élèves suivent le programme libanais. Ils étu-

dient l'anglais, le français, l'arabe, les mathématiques, les sciences, le sport, la musique et le dessin.

L'enseignante nous explique que l'école est importante pour les enfants mais aussi pour les parents, complète Georges. Il rajoute « l'école, pour eux, c'est le seul espace où ils peuvent sortir de la maison, voir des gens, étudier, jouer, faire du sport et de la musique ... ». Au camp de Chatila, il n'y a pas d'espace pour faire tout cela et les enfants vivent souvent dans de toutes petites pièces habitées par 5 ou 6 personnes.

Enfin, quand on demande à Georges s'il y a des problèmes ou des tensions entre les élèves, il répond : « Non, on est de toutes religions, de toutes les régions de la Syrie et on travaille très bien ensemble, il n'y a pas de problèmes ».

## Difficultés

Pour mener à bien cette mission, les associations reçoivent des subventions mais Georges Talamas nous rappelle que « Quand ils arrêtent de nous donner, on arrête d'enseigner car cela coûte cher à Beyrouth ». L'affirmation est partagée par Soha Bsati Boustani, la directrice de la communication de l'Unicef au Liban, qui nous explique qu'un enfant coûte à l'organisation 360\$ le matin et 600\$ pour ceux qui travaillent l'après-midi car l'association a besoin de davantage d'enseignants l'après-midi. Elle ajoute que « plus nous aurons des fonds, plus nous serons en mesure d'assurer tous les transports nécessaires et d'assurer que les conditions de travail soient les meilleures ».

G. Talamas explique également : « le seul problème qu'on a à la fin de l'année c'est qu'on n'arrive pas à donner un diplôme » car leur école n'est pas reconnue par le ministère de l'éducation au Liban ». Cela pose des problèmes à long terme car les enfants ont ensuite du mal à continuer leurs études dans d'autres écoles et à l'université. En revanche, les enfants pris en charge par l'Unicef sont scolarisés dans les écoles publiques ayant des moyens, le problème du diplôme ne se pose donc pas.

Au Liban, environ 200 000 enfants – devraient – mais ne vont pas à l'école. A la place, ils travaillent pour aider leur famille (car avec la longueur du conflit les

gens ont dépensé tous leurs biens et doivent pourtant continuer à vivre). Soha Bsati Boustani voit en l'école un moyen d'y remédier : « plus on va avoir des enfants qui vont aller à l'école, moins on va avoir ces formes d'exploitation ». Elle fait référence ici aux enfants qui travaillent, souvent dans de mauvaises conditions, pour un salaire dérisoire. Chatila n'échappe pas à la situation, de nombreux enfants passent leurs journées à travailler dans les champs plutôt qu'à l'école.

## « On travaille ensemble pour l'avenir » (G. Talamas)

Comme cela fait longtemps qu'ils ne sont pas allés à l'école, les enfants les plus âgés (13/ 14 ans) ont accumulé du retard scolaire et l'apprentissage leur est plus difficile. Soha Bsati Boustani nous raconte que face à cette situation l'Unicef a mis en place des programmes non-formels pour remettre à niveau les enfants afin qu'ils puissent intégrer l'école publique après avoir passé un examen.

Toutes les personnes rencontrées s'accordent sur un point essentiel : les enfants syriens doivent aller à l'école et étudier car ils sont l'avenir de la Syrie et ceux qui devront la reconstruire. « On a nos rêves, on a notre pays, on aime vivre, on aimerait continuer notre vie en paix et construire notre pays » (G. Talamas).

CALVET Elisa et GHIANI Anna



Les toits de Chatila depuis des bureau de Georges Talamas

suit la route poussiéreuse et chaotique de l'aéroport. Ensuite, il suffit de descendre à la hauteur du camp. Pour ceux qui ne connaissent pas, il est difficile de deviner qu'ici se trouve un camp de réfugiés. C'est en commençant à marcher dans les rues qu'on se dit que ce quartier est un peu différent des autres. Bien sûr, comme ailleurs, il y a de tout : des coiffeurs, des épiceries, des garages où l'on répare des voitures. Puis, on remarque les immeubles les uns contre les autres, les passages étroits, les fils électriques dans tous les sens. Et un œil avisé peut remarquer que les affiches exclusivement rédigées en arabe ne s'adressent pas à des Libanais mais à des Palestiniens.

Chatila est un camp de réfugiés palestiniens qui existe depuis 1948, tristement connu pour avoir été le lieu d'un épisode sanglant du conflit israélo-palestinien. Il est situé au cœur de Beyrouth et s'étend sur 1km2 pour bien plus d'une dizaine de milliers d'habitants. Depuis six ans de guerre civile, 1 200 000 sy-



Les élèves d'une école pour réfugiés syriens, au Nord du Liban

# La cuisine libanaise et ses spécialités

Je déambulais dans les rues de Beyrouth, plongé dans mes pensées ; tout à coup un ensemble d'odeurs et de bruits m'en fit sortir. Je voulus alors connaître la provenance de ce que mes sens percevaient ; cette recherche me conduisit dans un marché, et très vite je fus submergé par une abondance d'informations sensorielles. Dans cette agréable perte, je fus accueilli par un homme d'une trentaine d'années qui fut mon guide. Il m'indiqua que j'étais dans « le souk el tayeb » : un marché libanais réputé.

J'étais au milieu d'un torrent de cultures. La diversité de produits libanais était flagrante et des produits étrangers étaient aussi présents. Les produits libanais sont principalement constitués de légumes secs (pois-chiche, fèves, haricots),



d'épices et d'herbes aromatiques (menthe, persil), m'expliqua mon guide, ce dont je pus moi-même m'apercevoir en déambulant dans le marché. Grâce aux différents types d'environnements présents au Liban : des montagnes (Mont Liban et l'Anti Liban), des plaines (Plaine de la Bekaa), une longue bande littoral et la Méditerranée, bien sûr, l'accès à des denrées variées est facile. La plaine de la Bekaa a une production très diversifiée de céréales, de betterave, de pomme de terre, de coton, de chanvre et de fruits dans les régions irriguées par exemple, car elle est protégée par le Mont Liban à l'Ouest du climat chaud et sec du littoral, de ce fameux climat méditerranéen que nous connaissons bien dans les Pyrénées Orientales.

Après mon petit tour de marché, j'ai pris cinq minutes pour me poser à une terrasse de café : le café a été apporté par les Ottomans au Liban et depuis c'est devenu une boisson typique au Liban. J'ai demandé au serveur une bonne adresse pour manger à midi, il m'a parlé de chez Abou Hassan, chez qui je me suis donc rendu.

Le menu du jour était composé en entrée d'un taboulé libanais (plat courant dans tout le Moyen orient)

qui contrairement aux taboulés des grandes surfaces est constitué en grande partie de persil haché grossièrement et de menthe, ce qui lui donne une certaine fraîcheur. J'ai eu l'honneur d'assister à la préparation du taboulé par le chef : dans un cul de poule (saladier en fer) il a mis le persil fraîchement haché, l'oignon ciselé, la menthe, le boulgour et il a assaisonné le mélange avec de l'huile d'olive, du sel, du poivre, du piment en poudre et du jus de citron. J'ai eu l'impression de me désaltérer tellement le plat était rafraîchissant.

Le plat principal était une assiette de chich taouk (brochettes de poulet épicées) accompagnée d'une salade. Cuisiné de cette façon, ce plat de poulet me rappela le Mexique et ses paysages. En dessert j'ai eu l'occasion de manger une spécialité israélienne qui est aussi un dessert libanais : le malabi (à base de lait et de fleur d'oranger). La fleur d'oranger étant beaucoup utilisée en parfumerie, le fait de la manger était peu commun et me rappela inévitablement l'odeur d'Aqua Allegoria de Guerlain.

Repu, je me promis de revenir car je n'avais pas encore eu l'occasion de manger un plat qui décrit parfaitement la diversité culturelle du Liban : les lentilles. Selon la branche religieuse le plat est réalisé différemment : les lentilles « chiïtes » sont accompagnées de riz et d'oignon alors que les lentilles « sunnites » sont accompagnées de petits grains de boulgour.

Le Liban est un pays divisé religieusement, culturellement et politiquement et même dans notre assiette nous pouvons nous rendre compte de ses différences, qui font d'ailleurs le charme de ce pays.

Ilona Baudet, Mathéo Cammarata, Youssef Larhirib et Erxan Salies

# La naissance du Street art après la guerre de 2006 au Liban

Un moyen d'oublier les violences subies.

Beyrouth, capitale du Liban, pays autrefois marqué par de nombreuses guerres est aujourd'hui une ville en pleine « renaissance » : si par le passé ses rues étaient dévastées par la peur et la destruction, aujourd'hui elles symbolisent la vie et sont plus que jamais animées par l'espoir et la liberté.

Au Liban, le Street art occupe une place majeure, il est omniprésent dans beaucoup de villes comme Beyrouth. Aussi, les rues de la capitale offrent-elles, au hasard des promenades, d'innombrables surprises visuelles. Devant nous se trouve une œuvre du graffeur Phat2 au style simple, épuré et coloré. Ici, on peut apercevoir une deuxième œuvre de ce même auteur en collaboration avec Barok, un autre graffeur de même renommée au Liban.

Au détour d'une rue animée, une œuvre en particulier attire la curiosité. Au beau milieu d'un mur teinté de mauve et de rose, un poisson vert vêtu comme une allégorie de Noël se démarque. Cette œuvre très atypique symbolise pour Fish, l'auteur de ce graffiti, le mal absolu. Cette figure provient d'un roman d'Howard Philips Lovecraft de 1928, L'appel de Cthulhu. Au départ l'artiste voulait représenter ce monstre marin de 300 m de haut mais des dignitaires religieux lui ont reproché de trop glorifier le mal. Aussi Fish l'a-t-il affublé du bonnet du père Noël.

Même si Beyrouth est une ville libre, certaines œuvres sont parfois victimes de censure : il y a 1 an et demi, certaines œuvres ont été ainsi recouvertes. Toutefois, les frères Ashekman, graffeurs renommés à Beyrouth, prirent l'initiative d'en refaire quelques-unes.



Nous avons rencontré Fish auteur du « poisson de Noël » afin de le questionner sur son art. Issu d'une famille de peintres et étant dès le plus jeune âge fasciné par la peinture, c'est tout naturellement qu'il prend des cours de dessin et étudie afin de se perfectionner avec l'image numérique. C'est en 1996, à Beyrouth que l'artiste graffe pour la 1ère fois. Il s'y

installe bien que, à cette époque,

le gouvernement ainsi que la population voyait les graffitis d'un mauvais œil. En 2006, pendant la guerre, alors que les rues de la ville étaient désertées, les artistes se sont emparés des murs, permettant au Liban de « renaître » après la destruction : « J'aime voir des couleurs dans la rue. Les murs ont plein de trous. Il



Fish dans un café de Beyrouth

y a du gris partout. Il y a plein d'immeubles détruits. Avec les couleurs ça change», nous confie l'artiste. L'art a couvert les traces de balles et les blessures et a permis aux habitants de rester positifs face à la crise, à la guerre et aux deuils. Il a été pour beaucoup un moyen de résistance face aux guerres et couvre aujourd'hui les blessures du passé. Cependant, le but principal de notre artiste est de représenter « les personnes ordinaires et non les célébrités » car elles n'ont d'après lui nul besoin qu'on leur fasse de la publicité. Notre artiste fait aussi partie d'un « crew », une famille d'artistes composée d'Exist, Meuh, Spaz, Subci et Zed et bien entendu de Fish. Ils travaillent ensemble et s'en-

traident afin d'exposer une multitude d'œuvres qu'ils ont pu faire en commun ce qui donne un rendu tout aussi spectaculaire.

Tous ces artistes ainsi que beaucoup d'autres ont fait évoluer le graff libanais très rapidement et celui-ci connaît désormais un essor au niveau international car il est aujourd'hui reconnu et les graffeurs peuvent maintenant graffer et exposer leur œuvres librement dans les rues libanaises.

Léana Valenzuela, Inès Khedimi



Photo : Jean-Luc Bobin

Les photos publiées dans ce journal sont extraites du site Globe Reporters accessible à l'adresse :

<http://www.globe-reporters.org>

Édition : Dacha Nadinic, 31 mai 2016, PRADES.

# Prades: en direct avec l'envoyé spécial du lycée Renouvier à Beyrouth

23 élèves d'une classe de seconde préparent actuellement une série de reportages qu'ils vont confier au journaliste indépendant Alain Devalpo en partance pour le Liban. Scoop !

Ils étaient ce jour-là un peu intimidés. Car c'était la première fois qu'ils voyaient en presque «vrai» leur envoyé spécial au Liban. Celui, qui pendant six semaines, sera tout à la fois leurs yeux, leurs bouches, leur nez et leurs oreilles. Celui, qui dès le mois de janvier prochain, sera chargé de réaliser leurs idées de reportages. De transmettre aux interlocuteurs qu'il rencontrera, là-bas, les questions qu'eux, ici, se posent.

## Journalisme participatif

«Eux» ? Ce sont 23 élèves d'une classe d'Histoire-géographie de seconde du lycée Charles Renouvier de Prades.

«Lui» ? C'est Alain Devalpo, journaliste indépendant basé à Istanbul, collaborateur régulier du site d'information en ligne Médiapart, mais qui a également travaillé pour Radio France internationale, France culture, la radio Suisse romande, Libération ou le Monde diplomatique.

«Eux» et «lui» se rencontraient, ce jour-là, via vidéo-transmission par l'intermédiaire de Globe reporters. Une association constituée de journalistes, d'enseignants et de webmasters, dont la vocation est de permettre la mise en œuvre de projets de journalisme participatif en tant qu'outils pédagogiques. Avec, pour ambition, de concourir à l'éducation aux médias, à l'école numérique et à la citoyenneté.

## Six semaines sur le terrain

Après le Mali, le Laos, le Sénégal, Haïti, la Tunisie et la Roumanie, la campagne Globe reporters met cette année le cap sur le Liban. Situé dans une région du monde secouée par les conflits, ce petit pays méditerranéen multiculturel offre, de fait, de nombreux centres d'intérêt pour des élèves de seconde.

Ce qui a d'emblée incité Judith Manyan, professeur d'Histoire-géo au lycée Renouvier, à faire acte de candidature pour sa classe. Laquelle a donc finalement été retenue - comme celles de 16 autres établissements scolaires de France métropolitaine et d'Outre-mer - pour permettre à leurs lycéens respectifs d'endosser le rôle de «rédac chef».

«À partir d'aujourd'hui, c'est vous les patrons», a lâché, à l'attention des jeunes Catalans, Alain Devalpo lors de leur première rencontre virtuelle destinée à mieux faire connaissance. «Vous allez d'abord vous documenter sur le Liban. Puis, m'envoyer ensuite vos idées de reportage afin que je puisse commencer à prendre des rendez-vous. En janvier, je serai à Beyrouth. Bien sûr, nous continuerons à échanger régulièrement par internet. Pendant ces six semaines, mon travail de collecte d'informations consistera à réaliser les interviews que vous aurez préalablement préparées, mais aussi, à prendre des photos et à tourner des vidéos».

## Journal, blog ou webradio

Toute la «matière première» recueillie par l'envoyé spécial du lycée Renouvier sera, dans la foulée, immédiatement mise en ligne sur le site de l'association. «Elle vous permettra alors de réagir en direct, de me demander d'approfondir tel ou tel thème, pour que vous puissiez, dans un troisième temps, mettre tout cela en forme sur le support de votre choix. Que ce soit sous la forme d'un journal, d'un blog ou d'une webradio».

La salle de rédaction de la classe d'Histoire-géo de Judith Manyan est déjà en pleine effervescence. Les idées fusent. Les mains, une à une, se lèvent. Là, on aimerait interroger des artistes de rue dans les ruines de Beyrouth. Ici, on souhaiterait savoir comment les Libanais ont réagi aux attentats de Paris. Plus loin, encore, comprendre comment cohabitent les différentes religions. Ou, enfin, découvrir la façon dont fonctionne le système de santé.

Pour «lui», comme pour «eux», le plus dur assurément commence.

Jean-Luc Bobin, article paru dans l'Indépendant, le 16/12/2015

# Impressions des élèves

## Projet Liban

### Nos impressions

**Leana, Ines** - On a beaucoup aimé cette idée de « projet Liban » car cela nous a permis de suivre le programme de géographie à travers un support différent que celui des cours classiques. De plus, nous avons choisi un sujet d'étude qui nous plaisait portant sur le Street art. A travers les articles que nous a envoyés le reporter nous nous sommes documentées sur le sujet ce qui nous a beaucoup enrichies.

**Jade, Alex** - C'était une expérience enrichissante, on a appris beaucoup de choses sur le Liban et la façon dont les différentes classes sociales sont soignées. Malheureusement le reporter n'a pas réussi à répondre à toutes nos questions.

**Mathéo, Océane, Merihem** - C'était intéressant de découvrir d'autres cultures religieuses que l'on ne connaissait pas avant. Cela nous a plongé dans la vie libanaise.

**Pierre, Guillem, Lilian, Mathis** - nous avons bien aimé le projet car le sujet était intéressant et nous a rappelé les moments historiques du Liban. Cela nous a montré comment vivaient les habitants durant la guerre. Nous avons trouvé le projet difficile car il fallait trouver les informations et un peu trop long.

**Youssef, Erwan, Ilona, Mattéo** - c'était intéressant et amusant, on a aimé la liberté du Projet ; par contre, nous avons manqué d'informations sur la cuisine Libanaise.

**Inès, Kaina, Meriem, Dani** - c'était une intéressante manière de se cultiver et qui aide à mieux comprendre un sujet. C'est agréable de travailler de cette façon même si attendre les informations est un petit désavantage.

**Elisa, Anna** - c'était bien car le projet ressemblait beaucoup à un exposé. C'était du travail mais c'était très bien. Par contre, on travaillait plus chez nous que en classe, le projet est assez long mais bien.

**Thomas, Théo, Nicolas, Thomas** - le sujet sur lequel nous travaillons était bien et, de plus, nous avons aimé le travail de groupe.